

de l'homme. Il a beau représenter, en effet, le parti auquel il appartient « comme étant, dit-il, le centre de ralliement, « et portant la bannière du progrès, » il reconnaît sans peine, aussitôt après, que ce parti a dû transformer le matérialisme violent de son origine en un spiritualisme fécond, dont le terme, selon lui, sera le catholicisme. « Sans doute, ajoute-t-il, il n'en est pas encore là ; mais il faut qu'il y arrive... « Il doit se retremper dans un nouveau principe et aller « puiser à la source inépuisable, à la source chrétienne (1). »

Un tel sentiment de la tendance finale des doctrines politiques nous autorise donc à classer M. Morin parmi ces esprits sérieux qui comprennent la largeur de la science sociale aussi bien que ses droits et son prix. C'est par ce point qu'il touche à cette partie des sciences morales, qui m'a donné un accès trop peu mérité dans votre compagnie ; c'est aussi pour cela que je me plais à mettre davantage en relief le côté philosophique de l'écrivain.

Mais la pure théorie n'avait pas suffi à cet esprit actif et convaincu ; il lui avait fallu, il exigeait encore de tous cette rude vie d'efforts continus qui seule la réalise dans les faits sociaux : « Rester indifférent, dit-il, dans les questions « sociales, c'est s'enfermer dans l'égoïsme... Chacun se doit « à tous en sentiments, en pensées et en actes ; nul n'a le « droit de préférer son repos au bien général. L'agitation « qui naît de cette participation des citoyens aux débats qui « concernent le bien public, les passions qui en naissent, « même les désordres, les excès et les violences que ces « passions enfantent, sont incontestablement préférables à « l'apathie d'un peuple qui se livre sans effusion comme sans « résistance (2). »

(1) *Hist. de Lyon*, p. v.

(2) *Ibid.*, p. vj.